

Stéphane Sylandre

LES ENQUÊTES DE L'AMMER MICHEL



Editions la Gauloise

Du soupir aux armes

Du même auteur :

Un assassin peut en cacher un autre

Editions La Gauloise – Juillet 2021

ISBN 979-10-95453-88-8

Stéphane SYLANDRE

DU SOUPIR AUX ARMES

Roman policier

Les Editions La Gauloise

Maquette de couverture INNOVISION
Crédit photos

Tous droits réservés pour tous pays

Copyright 2023 – Les éditions La Gauloise
2474 avenue Émile Hugues, 06140 Vence
ISBN : 978-2-38353-030-5
Du soupir aux armes

Chapitre 1

Samedi 7 novembre, 14 h 37

Flanquée de ses deux tours surmontées de dômes rappelant ceux des églises d'Istanbul, la façade de la Cathédrale Sainte-Marie-Majeur toisait fièrement l'attroupement. Massés sur son parvis tels une colonie de manchots empereurs attendant que le blizzard se calme, les cent-cinquante invités endimanchés espéraient l'arrivée prochaine des mariés en se collant les uns aux autres. Cependant, le mistral s'infiltrait partout. Même et sans vergogne sous les robes des femmes qui frissonnaient de plus belle. Parfois, il poussait ses rafales au-delà de l'esplanade. Il s'amusait alors à irriter la mer qui se hérissait de vaguelettes. Celles-ci, passablement agacées de ne pouvoir se réchauffer en toute quiétude au soleil automnal, s'écrasaient avec hargne contre les coques des deux paquebots qui marinaient doucement, avant d'être abordés par d'intrépides aventuriers en mal de découvertes programmées.

Soudain, précédée par les hurlements hystériques de son klaxon, la voiture des très futurs époux déboucha sur la place de

la Major. Soulagés, les convives soupirèrent si fort dans un ensemble parfait que le mistral s'en trouva détourné sur la porte d'Aix. Trop heureux de respecter la tradition, qui veut que la mariée se présente en dernier au bras de son père, ils ne se firent pas prier pour investir les lieux, dès que le prêtre leur ouvrit la porte. J'en ai même vu le bousculer, car il les gênait avec ses membres dressés en v comme pour dire : « Entrez, mes chères brebis. Venez vous réfugier dans la maison du Seigneur. » Quand, englouti par la gueule béante de la cathédrale, tout ce petit monde déserta le parvis, nous nous étonnâmes de rester si peu nombreux à poireauter devant la mairie du troisième arrondissement de Marseille, sise à deux pas de l'église.

Pourtant, nous aussi, nous allions assister à une union. Tout autant sacrée, mais civile. Celle de Laréna Dubalez, la maman maniaque de Linda et, accessoirement, ma concierge/future belle-mère¹ et du sieur Serre Pierre, également concierge de son état. Tous deux conciergeant à quelques dizaines de mètres l'un de l'autre sur le cours Belsunce depuis des lustres, il était fatal qu'ils se rencontrassent un jour ou l'autre sans avoir recours à l'internet. De toute façon, n'étant pas très au fait des technologies modernes, ils n'avaient aucune chance d'entamer une liaison durable en s'inscrivant sur *mestiques*, le célèbre site de rendez-vous pour insectes esseulés. Ils s'étaient rencontrés à l'ancienne, par le plus grand des hasards. Celui-ci faisant bien les choses, c'est au bazar du Centre Bourse, et plus précisément au rayon produit ménager, qu'il combla leur vide affectif.

¹ Voir *un assassin peut en cacher un autre !* du même auteur. (Note de l'auteur.)

Certes, les futurs novices n'étaient plus de première jeunesse, mais ils ne manquaient pas d'allure. Ayant enfanté hors mariage à l'aube de sa vie d'adulte, Laréna ne pouvait décemment escompter convoler à l'église. Et, par voie de conséquence, la mythique robe blanche, signe extérieur de virginité, se voyait, elle aussi, reléguée aux oubliettes. C'est donc attifé d'une blouse rose fuchsia, mi-courte, mi-stricte, qu'elle se présenta à la porte de la salle des unions matrimoniales. Un chapeau à larges bords de la même couleur, surmonté d'un énorme camélia violet, camouflait sa calvitie naissante. Pour agrémenter le tout, un gigantesque bouquet de fleurs de pissenlits, derrière lequel elle souriait béatement, parachevait sa parure prémaritale. Toute pimpante et guillerette, elle ressemblait à une pucelle dévergondée, fraîchement libérée d'un internat catholique et pressée de connaître enfin la chose. Malgré les quarante-cinq balais (plus flatteur que quarante-cinq ans pour une concierge ultra maniaque) qu'elle affichait au compteur et une précoce défloration depuis longtemps oubliée.

Lorsque monsieur le maire invita notre petite troupe à s'avancer vers lui, elle lança un regard amoureux, chargé de khôl à outrance, à son imminent mari. De deux ans son aîné, il avait l'air placide des primates de Bornéo. De fait, son visage presque noir, affublé d'une mâchoire proéminente, ses oreilles décollées et sa démarche simiesque le faisaient plus ressembler à un orang-outang échappé de sa forêt bornéonienne qu'au jumeau de Brad Pitt. Il avait troqué son costume de concierge contre celui, moins seyant selon ses dires, de futur marié, dans lequel il se trouvait engoncé. Le col amidonné de sa chemise blanche lui grattait le cou. La large cravate jaune fluo à pois rouges et verts lui coinçait la glotte et le smoking sombre à fins

traits ivoire le serrait aux entournares. Enfin, cerise sur le gâteau, ses souliers lui comprimaient les orteils. De deux tailles plus petites que sa pointure, car empruntés à un ami pour raison économique, il semblait marcher sur des œufs à chaque pas. Un peu comme s'il se rendait à cette union à contrecœur.

Comme je vous l'annonçais plus haut, il n'y avait pas foule pour assister à cette alliance burlesque. Pour tout vous dire, nous partîmes moins de dix et nous vîmes huit en arrivant devant la mairie. Entre les futurs mariés, Linda et votre serviteur, sans qui vous ne vivriez pas cette palpitante aventure, nous représentons déjà à nous quatre la moitié de la noce. Viennent ensuite Alphonsine Lebuffet, premier témoin et cousine de l'heureux élu, Kurt Paille, son compagnon alsacien et deuxième témoin, Nicolas Tines, surnommé Nico Tines de par son addiction aux joints et autres poudres de perlimpinpin, le neveu d'Alphonsine et Annie Mauzité, sa copine, aussi avenante et joviale que la fée Carabosse, les tatouages et les piercings en plus.

À l'appel de l'adjointe au maire — surgie quelque peu débraillée et décoiffée du réduit où trône la photocopieuse — nous invitant à prendre place, nous entrâmes enfin dans le vif du sujet. Nous écoutâmes dans un recueillement monacal proche de la léthargie, les recommandations et les devoirs que se devaient respectivement les deux époux selon la loi. Seule Laréna restait bien éveillée. Non qu'elle s'intéressât beaucoup au discours de l'édile, mais plutôt parce que ses yeux fureteurs, programmés à débusquer la poussière dans ses moindres recoins, ne tardèrent pas à en repérer sur le bureau. D'un coup de coude discret, elle alerta son quasi-mari sur l'efficacité toute relative des techniciennes de surfaces municipales. Elle passa en catimini son

index sur le meuble et présenta à son compagnon, également traqueur de saleté, la trace que son doigt y laissa. Pour montrer à son mamour, comme il l'appelait, qu'il l'aimait d'un amour aussi tendre que les steaks de son boucher, il afficha conjointement avec sa délicate bignole une grimace autant écœurée que réprobatrice. Fort heureusement, monsieur Claude, le marieur officiel élu par ses cons citoyens, trop accaparé à ânonner son texte de loi, ne remarqua pas l'exploration ménagère des concierges associés. C'est donc de l'air non moins ravi que celui d'une nonne recevant un baiser de l'évêque, qui l'a assuré qu'il devait tourner sept fois sa langue dans sa bouche pour que la présentation de ses vœux soit validée, que le maire annonça, une fois les signatures réglementaires apposées au bas du document idoïne :

— Je vous déclare unis par les liens du mariage.

— Amen, soupira Laréna qui, depuis des lustres, guettait cet instant.

Quelques timides applaudissements, suivis des accolades d'usage arrosées de larmichettes plus tard, nous nous dirigeâmes vers la sortie. Tandis que nous marchions vers nos véhicules devant nous véhiculer jusqu'au parc Borrelli, où nous attendait l'incontournable photographe, l'idylle de l'édile et de son adjointe éprouva son apothéose dans le réduit de la photocopieuse, où ils finirent leur coït interrompu par l'heure de la cérémonie.

Une fois les portraits tirés, nous dispositions d'une heure et demie avant de nous rendre à l'auberge retenue pour fêter comme il se doit cette union. Mondialement inconnu, la *Bouille à Besse*, était le restaurant marseillais reconnu par les tous novis de la région pour la qualité de ses agapes matrimoniales.

Ne sachant trop quoi faire de ce frileux temps libre, au début nous restâmes agglutinés à nous extasier de longues minutes devant les canards multicolores qui pataugeaient dans leur mare. Puis, d'un commun accord muet, le groupe se disloqua. Linda et moi décidâmes de nous isoler sur un banc à l'abri du mistral. À notre corps défendant, force nous était de constater que la promiscuité de Nico et de sa copine ne nous emballait pas plus que ça. Il faut dire que lui, avec ses cheveux gominés, son blouson noir à col relevé façon Fonzy, son jean délavé, voire pas lavé depuis des mois, et ses basquets troués, n'inclinait pas à la camaraderie. Et je ne parle pas de ses yeux chassieux de junkie. Quant à sa compagne, avec ses faux airs de satanique, elle dégageait une odeur de fennec mal tenu. Bref ! Installés sur notre banc, nous nous serrions l'un contre l'autre tout en minaudant. Jusqu'à ce qu'une altercation éclatât à quelques mètres de nous et rompit le charme.

Je jetai un œil agacé en direction des éclats de voix et réalisai qu'il s'agissait d'une dispute entre Alphonsine et son neveu. Alors que le ton montait, faisant fuir les rares promeneurs, je vis Kurt tenter une esquisse de tentative d'apaisement. Mais les deux antagonistes l'envoyèrent dans les choux. Linda, aveuglée par son amour pour moi (hé ouais), ne s'était aperçue de rien. Elle quémanda un baiser langoureux que je lui refusai gentiment, car pour mon esprit sans cesse à l'affût de faits divers (de printemps, d'été et d'automne, aussi) l'heure n'était plus à la gaudriole. D'autant que la querelle entre la tata chic et le neveu choc commençait à dégénérer sérieusement. Surtout lorsque la petite amie (un mètre vingt-cinq au garrot), hargneuse à souhait, tatouée comme un combattant maori sur le sentier de la guerre et

tellement piercinée² qu'elle ferait le bonheur d'un ferrailleur, s'invita à la fête. Dès lors, sous les regards ahuris ou apeurés des rares promeneurs, la scène prit des allures de bagarre de rue. L'antique Alphonsine, encore alerte du haut de ses soixante-quinze ans, voulut gifler son chenapan de neveu qui venait de la traiter de vieille bique, mais le rata. Emportée par son élan, sa main, lourdement chargée de bagues en or vingt-quatre carats, termina sa course sur la joue d'Annie. Et, comme si cela ne suffisait pas, au passage l'une de ses bagoues accrocha l'un des vingt-huit anneaux qui ourlaient le pavillon auriculaire de l'acariâtre junkie. Celle-ci beugla comme un jeune taureau plein de vigueur qu'on émascule.

— Ah ! La vieille peau ! Regarde, Nico, elle m'a arraché l'oreille ! Mais je vais la buter, c'te salope !

Tout en proférant ces gentilleses, elle leva la main droite, la gauche étant occupée à stopper l'hémorragie pavillonnaire, armée d'un couteau à cran d'arrêt apparu comme par enchantement, pour lui rendre la monnaie de sa pièce. Cependant, elle n'eut pas l'occasion de mettre sa menace à exécution, car, m'étant subrepticement approché, je bloquai l'objet du délit en lui agrippant le poignet. La jeune furie darda une œillade incendiaire sur mon auguste personne et éructa :

— De quoi tu te mêles, toi ?

— De ce qui me regarde, répondis-je de ce ton ferme qui détrempe inmanquablement la culotte des femmes dominées. Et

² Ne le cherchez pas dans le Larousse, vous ne le trouverez pas. Celui-là, comme tous ses congénères, n'existe que dans mon vocabulaire... disons... un peu à l'ouest. (Note de l'auteur.)

accessoirement de t'éviter de faire une bêtise qui pourrait te couter cher, ajoutai-je d'une intonation un poil plus conciliante.

— C'est pas tes sermons à deux balles qui m'empêcheront de faire ce que je veux, cracha-t-elle son venin.

— Écoute-moi, espèce de tâche, je n'ai pas l'intention de passer pour un moralisateur, mais j'ai tout vu. Et cette brave femme que tu t'apprêtais à écharper ne t'a pas giflée délibérément. Elle a juste raté son but dont tu n'étais pas la cible.

— Ouais, mais elle m'a quand même arraché un de mes anneaux avec le morceau d'oreille qui le maintenait en place. Et ça fait vachement mal, se défendit-elle beaucoup plus mollement.

— C'est vrai. Mais si tu n'étais pas venue te mettre au milieu de leur dispute, ça ne serait pas arrivé.

Sur ces entre faits, intrigués par tout ce remue-ménage, Laréna et Pierre interrompirent les papouilles et les léchouilles qu'ils échangeaient sur un banc à quelques pas de là et se portèrent à notre hauteur. Le jeune marié morigéna son petit-neveu, après qu'il eut appris l'origine de l'échauffourée.

En fait, tout a commencé lorsque Alphonsine, qui arpentait les chemins bucoliques du parc, dépouillés de leur charme estival, en devisant amoureusement avec Kurt sur la composition du nouveau potager qu'il avait l'intention d'élaborer au prochain printemps, surprit Nico et sa néfaste copine en pleine négociation de quelques sachets de drogues avec deux individus attifés et coiffés comme des Iroquois. Touchée en plein cœur de son inflexible austérité, elle reprocha sans ambages au jeune couple leur coupable penchant pour les délices artificiels. Nico eut beau prétexter que ce n'était que du sucre glace, qu'il affectionnait particulièrement, la rombière outrée ne s'en laissa pas compter pour autant.

En deux coups de sacs à main bien placés, elle mit en fuite les Iroquois à crête verte et rose. Et tandis que les loubards de pacotille prenaient la poudre d'escampette en emportant leur poudre de perlimpinpin, elle exigea de son neveu qu'il lui remette la poudre de la discorde. Lequel neveu refusa obstinément, peu enclin à se priver d'un voyage en planeur. Sachant le goût très prononcé de sa tante pour les choses spirituelles, il lui jura sur tous les saints du paradis qu'elle se trompait. Puis il ajouta que si elle persistait sur cette voie de la déraison, Dieu ne l'absoudrait pas de sitôt pour son inconduite envers un innocent. C'en était trop pour la catho intégriste qui cria, hystérique :

— Et en plus de mentir tu parjures ? Que Dieu me pardonne ! Mais celle-là, tu ne l'auras pas volée.

La suite, vous la connaissez.

Pour finir, Laréna se trouva être la plus persuasive. Après force caresses dans le sens du poil des deux antagonistes, elle réussit à calmer la bigote outrée et à se faire remettre la drogue par le neveu. Pour cela, elle lui certifia, après en avoir goûté une infime quantité du bout de la langue, qu'il avait été grugé par ses soi-disant copains qui lui avaient refilé du sucre vanillé. Et devant l'air déconfit (d'oie ou de canard, c'est selon) des diaboliques tourtereaux, elle vida les sachets dans le bassin où tournait inlassablement une famille de carpes koïs en rêvant à leur lointain japon.

Juste pour info, je me dois de vous dire que le lendemain matin le préposé à l'entretien des cyprinus carpio carpio³ se

³ *Cyprinus carpio carpio*, ou carpe **koï**, ou **carpe d'ornement**, est un poisson appartenant à une des variétés ornementales de la [carpe commune](#) (*Cyprinus carpio carpio* Linnaeus). Le terme japonais koï (鯉, *koï*, signifie

désola du décès de ses protégées qui, à cause de la cocaïne imprudemment épanchée dans leur habitat aquatique par Laréna, avaient collectivement décidé de sauter hors de l'onde pour se rendre à Tokyo en marchant avec leurs nageoires. Fin du communiqué.

Une heure plus tard, les tensions apaisées, nous nous retrouvâmes attablés dans la salle des fêtes du fameux restaurant : *La Bouille* à Besse. Sis en surplomb de la plage caillouteuse de la pointe rouge, il proposait une vue imprenable sur la nappe brune, qui s'élargissait chaque jour un peu plus, issue du déversement des eaux usées de tout le quartier. Le repas, qui commença dans une ambiance à peine plus enjouée que celle d'un enterrement, s'améliora au fur et à mesure que les bouteilles se vidèrent. À l'heure du pousse-café, gracieusement offert par le patron (geste commercial qu'il serait mesquin de passer sous silence), tous les convives se tenaient par les coudes en chantant la célèbre chanson d'Annie Cordy qui tira tant de larmes en son temps dans les chaumières alsaciennes : « Frida Oum Papa ». Inutile de vous dire que Kurt ne fut pas le dernier à brailler cette ode écrite en hommage à la beauté des femmes Franco/Germaniques.

littéralement *carpe*) — *carpe koï* signifierait donc de façon redondante *carpe carpe*. Originellement, le nom chinois de cette carpe est *jinli* ([chinois simplifié](#) : 锦鲤 ; [chinois traditionnel](#) : 錦鯉 ; [pinyin](#) : *jīn lǐ* ; litt. « **carpe de brocart** »), et il a donné en japonais *nishikigoi* (錦鯉² toujours littéralement « carpe de brocart »). Source Wikipédia.

Finalement, sur les coups de minuit, nous nous séparâmes après moult embrassades et plus moult assertions de pardon éternel et sincère pour l'insignifiant accrochage du parc Borrelli.

Nico, qui accessoirement servait de chauffeur à sa tante en dédommagement de l'hébergement gratos dont il abusait tout au long de l'année, se mit au volant de la berline d'Alphonsine dans le but de les ramener, elle et Kurt, à la maison. Seule Annie conservait son air renfrogné en s'installant à côté du conducteur. Celui-ci, galvanisé par les huit pastis, les quatre bouteilles de rosé et les cinq pousse-café, offerts par le patron, lui mordilla l'oreille avant de démarrer pour lui signifier le désir brûlant qu'il ressentait pour elle. Malheureusement, à cause des quatre degrés virgule trois d'alcool que trimbalaient son hémoglobine, il ne s'aperçut pas qu'il lui bouffait le pavillon meurtri par la baffé malencontreuse d'Alphonsine. Sous l'effet de la douleur, la tatouée à outrance grogna comme une truie qui met bas le dix-huitième porcelet de sa portée. D'un geste réflexe, elle balança une tarte sur le museau du chaud lapin qui couina tout aussi fort qu'elle. Après les avoir sommés de bien vouloir arrêter leur stupide querelle, Alphonsine leur distribua des mouchoirs en soie — elle en avait toujours une demie douzaine dans son sac en croco, au cas où — afin qu'ils colmatent l'un et l'autre leur fuite sanguine. C'est donc, les narines obstruées par le satiné tissu et l'autre, l'oreille empaquetée par la soierie rose, qu'ils réintégrèrent leurs pénates, dans une joie et une bonne humeur toute relative.

Chapitre 2

Dimanche 8 novembre, 9 heures 02

Bien installé dans la véranda de Linda, chez qui je passais dorénavant toutes mes heures et mes nuits de liberté, je contemplai la grande bleue. Après plusieurs semaines de labeur acharné à rendre habitable la bicoque qu'elle avait achetée sur les hauteurs de La Ciotat, j'appréciai avec délice la vue imprenable sur la mer. Derrière les larges baies vitrées, le mistral ne décollerait pas. Il extériorisait sa rage sur les bains de soleil oubliés au bord de la piscine en les faisant valdinguer en tous sens. J'allais me tirer de ma béate contemplation afin de leur porter secours, lorsqu'une rafale plus hargneuse que les autres les propulsa sous l'abri à bois où ils se coincèrent entre le mur et les stères de bûches. « Sauvé par le gong ! Merci, Éole », ne puis-je m'empêcher de remercier mentalement le dieu des vents de m'avoir épargné de subir les assauts furibonds de son disciple le plus indiscipliné. Changeant subitement de direction, le mistral s'en prenait maintenant aux pins qui parsemaient la colline en contrebas. Il ébouriffa leurs branches comme s'il voulait en

arracher les aiguilles. Mais celles-ci tinrent bon et ondulèrent, tel un vol d'étourneaux, avec un ensemble parfait. Effarouchés par la violence des bourrasques, les rares cumulus qui s'aventuraient à tacher l'azur s'empressèrent de s'effiloche et de se dissoudre. Puis mon regard se porta sur deux gabians en mal de compétition. Pour mieux les observer, je me levai et m'approchai du double vitrage. Tandis que j'engageai mentalement des paris sur le premier qui se ferait retourner comme une crêpe sous l'effet des puissantes rafales, deux bras, fleurant voluptueusement la récente immersion du lit conjugal, m'attirèrent contre le corps souple auxquels ils étaient rattachés.

— Le café est prêt, souffla Linda en déposant un doux baiser dans mon cou.

L'esprit entièrement concentré sur la beauté du spectacle que m'offrait la nature, je n'avais pas remarqué l'agréable odeur qui, à présent, emplissait mes narines frémissantes. J'embrassai ma bien-aimée comme il se doit, puis lui dit :

— Puisque tu as préparé le café, je m'y colle pour les toasts. Comment les préfères-tu ? À peine dorés ou bien noirs charbon ?

— Bien dorés, mais pas trop. Croustillants, mais pas craquants. Tu sauras ?

— À l'impossible, nul n'est tenu, déclarai-je doctement en l'enlaçant.

Notre petit déjeuner terminé et quelques bécots plus tard, alors que je m'attaquais à laver nos tasses (partage des tâches oblige) pendant que Linda prenait sa douche, son téléphone sonna. En découvrant le nom de Laréna s'afficher sur le cadran, je le lui portai dans la salle de bain où, tout juste sortie de la cabine, elle se présenta à moi dans la même tenue qu'Eve avait endossée pour croquer la pomme devant Adam. Émerveillé, je

faillis lâcher son iPhone pour répondre à l'appel de la nature. Elle me repoussa gentiment en gloussant un peu et décrocha. Mes désirs s'imaginant irrésistibles, je m'aventurai à préciser mes intentions par une gestuelle exploratrice. Mais, quel ne fut pas mon désappointement lorsque, croyant naïvement que son regard allait chavirer sous la caresse de mes doigts fébriles, je vis ses yeux s'écarquiller d'étonnement tandis qu'elle s'exclamait :

— Oh, mon Dieu ! C'est pas vrai !

Quelque peu dépité qu'elle fût plus exaltée par une annonce de sa mère que par ma dextérité fouineuse, mon orgueil prit la mouche. Ravalant mes instincts lubriques, je sortis sans chercher à savoir ce qui avait bien pu la stupéfier à ce point. Puis je me jetai sur le canapé, où je lâchais la bride à mes pensées qui baguenaudèrent en tous sens. Il me revint notamment en mémoire l'accrochage entre Alphonsine et son neveu, hier au parc Borrelli. De fil en aiguille (comme se plaît à dire une couturière de mes amies), mes divagations m'amènèrent à me demander s'il ne serait pas intéressant d'organiser une interview avec la vieille femme. « Après tout, » me dis-je, « c'est la digne héritière d'un riche marchand de meubles. Niçoise, certes, mais fortunée jusqu'aux trous de nez ». Oubliant totalement la réaction de Linda, je décidai d'en glisser un mot, dès demain, à *The Big Boss*.

Derrière la vitre un peu noircie de la cheminée à foyer fermé, trois bûches de chêne se consumaient silencieusement en dispensant une agréable chaleur. Alanguï par cette ambiance feutrée, je me laissais aller à une douce somnolence. Mais avant de pousser mon premier ronflement, Linda, qui s'était rhabillée, me dégæa sans ménagement des bras de Morphée.

— Michel, mon chéri, réveille-toi, m’interpela-t-elle en me secouant. C’est hallucinant, ce qui arrive ! Je n’en reviens pas ! Tu te rends compte ?

— J’aimerais bien, si tu voulais me donner un minimum d’éclaircissement. Car là, je t’avoue que je navigue à vue.

— C’est Nicolas, le neveu de la vieille Alphonsine. Ma mère vient de me l’apprendre, crut-elle m’informer en débitant ses phrases à la va-comme-je-te-pousse.

— Ma puce, mon ange ma douce, calme-toi. Si tu m’expliquais tout en commençant par le début ? Hein ?

— Oui, tu as raison. Mais c’est tellement fou que...

— Allez ! Respire un bon coup et dis-moi ce que ce petit con de Nicolas a fait, la coupai-je. Il s’est de nouveau chopé avec sa tante ? Il l’a frappée ? Il a revu les Iroquois ?

— Non. Il est mort, m’annonça-t-elle avec un air d’incrédule stupeur au fond des yeux.

« Celui-là, pour refroidir l’ambiance, il n’a pas son pareil », pensai-je par-devers moi pour ne pas émouvoir davantage ma Linda bien-aimée.

— Et ce n’est pas tout, continua-t-elle d’une voix morne. Alphonsine demande à te voir au plus vite. Il paraît qu’elle ne veut parler qu’à toi. C’est du moins ce qu’elle a fait dire par Kurt, car elle ne se sentait pas capable de téléphoner elle-même.

— Allons bon ! Et de quoi est-il décédé, le Nico Tines ?

— Je ne sais pas. Kurt n’a pas donné de détails.

Inutile de vous annoncer à quel point je jubilais intérieurement. Non que je me réjouisse de la mort de Nicolas, je ne suis pas une hyène, tout de même ! Mais bien parce que je voyais se profiler à l’horizon un reportage qui ne manquerait pas

d'améliorer mon ordinaire. Cependant, je me gardais bien de n'en rien laisser paraître à Linda.

— Bon, ben... il n'y a plus qu'à aller à la pêche aux infos, lui répondis-je en poussant un soupir désabusé. Je suis désolé, mais il va falloir que je t'abandonne.

— Dépose-moi chez ma mère au passage, me demanda-t-elle presque suppliante. Je n'ai pas envie de rester seule. De toute façon, nous devons manger chez elle, ce midi. Quel dommage ! Tu ne pourras pas partager ce repas avec nous.

— Ce n'est que partie remise, la consolai-je d'un ton léger pour la détendre un peu.

Mais en réalité, à vous je peux le dire, j'exultai parce que ce n'était pas un déchirement d'échapper au [Bacalhau à Brás⁴](#) mijoté par Laréna, comme tous les dimanches que Dieu fait. Que voulez-vous ? Je n'y peux rien, je n'aime pas la morue. Au propre comme au figuré.

Dimanche 8 novembre, 10 heures 57

Je roulais doucement sur le boulevard Pèbre, perpendiculaire à l'avenue du Prado, à la recherche du numéro cent-soixante-douze. Apparemment, mon allure d'escargot ne semblait pas du goût de quelques habitants du cru. Ces allumés du champignon, pressés de ramener à la maison la baguette (pas trop cuite) que bobonne escomptait voir arriver avant qu'elle ne rassît (la baguette, pas bobonne), manifestaient leur impatience

⁴ Le bacalhau à brás est la recette de morue la plus populaire du Portugal. Il semblerait que son inventeur soit M. Brás, qui aurait conçu cette recette dans le quartier du Bairro Alto à Lisbonne. (Source : site Portugaldunord.)

par de vigoureux coups de klaxon. Heureusement, juste après une courbe, je débusquai la propriété d'Alphonsine. Kurt, qui m'attendait sur le trottoir, m'ouvrit le portail dès qu'il me reconnut. Enfin libérés, les grognons automobilistes s'empressèrent de me doubler en me gratifiant de chaleureux : « Achète-toi un âne, espèce d'inculé ! » Ou bien : « Marche à pied⁵, hé counas ! Tu avanceras plus vite ! » Le dernier, après m'avoir affirmé que j'étais la progéniture d'une fille de joie, accompagna son compliment d'un élégant majeur dressé au milieu de ses autres doigts repliés. Connaissant le légendaire tempérament bouillonnant des Méridionaux, j'optai pour l'indifférence en leur préconisant mentalement d'aller tester la virilité de la gent masculine grecque.

Après avoir refermé le portail derrière moi, Kurt vint me dire qu'il ne pouvait m'escorter jusqu'à la maison, car il attendait la police d'une minute à l'autre.

— Comment se fait-il qu'elle ne soit pas déjà là ? m'étonnai-je.

— Heu... C'est-à-dire que... Alphonsine vous expliquera, finit-il par se dépêtrer d'une réponse qui ne voulait pas sortir.

Perplexe, je roulai donc au pas le long de l'allée plantée de platanes séculaires. Chemin faisant, je contournai l'imposante maison bourgeoise aux apparences de manoir et me garai devant un large perron surélevé de quelques marches par un escalier courbe, rappelant ceux des châteaux de la renaissance. La façade du rez-de-chaussée, tout en briques rouges et percée de quatre portes-fenêtres sur cintre surbaissé et à petits carreaux, contrastait avec celle de l'étage habillée d'un crépi couleur

⁵ Certes, c'est un pléonasmе, mais on est à Marseille. (Note de l'auteur.)

coquille d'œuf. À l'angle gauche du premier se détachait une sorte de grosse échauguette à colombage, style demeure alsacienne. La croisée, posée entre les poutres de l'ossature, était fermée par des persiennes peintes en vert bouteille. Séparé par un étroit balcon en fer qui ceignait la bâtisse sur tout son périmètre, le second étage, qui abritait les combles ajourés par deux chiens assis⁶, semblait écrasé par la toiture.

En descendant de ma nouvelle voiture — digne succédané non moins pétaradant que ma vieille guimbarde qui a rendu l'âme le mois dernier —, j'aperçus le visage revêché d'Alphonsine qui guettait mon arrivée derrière l'une des deux-cent-quarante-huit vitres, biseautéés, s'il vous plaît ! d'une des fenêtres du premier. Mon regard eut à peine le temps de rencontrer le sien que déjà, elle rabattait le rideau. Avant d'entrer, je jetai un rapide coup d'œil circulaire sur le jardin fort bien entretenu par le taciturne Kurt.

Une fois gravies les neuf marches en pierres de taille aussi lisses que la peau des fesses d'un nourrisson, j'accédais sur le perron qui ressemblait plus au parvis de Notre-Dame qu'à une terrasse de villa. Avant même que je n'eusse le temps d'actionner le pesant marteau en cuivre symbolisant une tête de lion, la lourde porte en olivier massif s'ouvrit sans grincer sur ses gonds bien huilés.

Les minces traits rose pâle censés servir de lèvres à mon hôtesse firent semblant de se desserrer d'un millimètre ou deux

⁶ Le **chien assis** est une ouverture dans le toit que l'on réalise généralement lorsque l'on fait aménager ses combles ou que l'on souhaite réaliser une ouverture supplémentaire à l'étage. Alternative au fameux velux, le **chien assis** apporte un cachet additionnel à la façade de la maison. (Note de l'auteur)

en guise de sourire de bienvenue. Pour coller à l'ambiance sympathique de ce chaleureux foyer, j'affichai mon air le plus grave, 14,2 sur l'échelle des mimiques de circonstance, pour présenter mes condoléances attristées à la douairière. En retour, afin de me montrer que son chagrin ne la dispensait pas de faire montre de politesse, elle proféra à mon encounter un merci aussi discret que les flatulences d'une femme de ministre lors d'une soirée mondaine. Ensuite, les civilités d'usage ayant été respectées, elle retira sa main osseuse de la mienne, de la même façon qu'un jeune dévergondé enlève ses doigts de l'intimité de sa voisine quand le mari paraît. Restait plus qu'à entrer dans le vif du sujet. D'une part, parce que c'était le but de ma visite, d'autre part, parce que, comme la plupart des gens, je n'ai jamais su reconforter une personne qui vient de perdre un proche.

— Avant toute chose, chère madame, permettez-moi de m'étonner de l'absence d'enquêteurs. Cela fait maintenant prêt de deux heures que vous avez téléphoné à Pierre, votre cousin, et je pensais que, dans la foulée, vous aviez agi de même envers la maréchaussée. D'où ma légitime surprise.

Tandis que je parlais, Alphonsine m'invita d'un geste à m'asseoir dans un fauteuil en pur cuir de vachette vierge, bien plus doux au toucher que celui d'une vieille peau de vache, d'une couleur que je ne saurai identifier, variant entre le vert caca d'oie et le vert olive passé dans un bain d'eau de javel. De son côté, l'honorable dame s'installa sur un authentique voltaire. Les avant-bras posés sur les accoudoirs, qui sont faits pour ça, ne l'oublions pas, la tête rejetée sur le haut du dossier, elle affichait un visage fermé. En revanche, ses yeux bleu délavé restaient bien ouverts et me fixaient sans ciller. Malgré la dureté de ses traits, j'y décelai un zeste de flou sur fond de volonté en berne.

— Je n'en ai pas eu le courage, m'avoua-t-elle abruptement de sa voix rocailleuse. Et ce n'est pas moi non plus qui ai téléphoné à Pierre. Kurt s'en est chargé à ma demande. J'étais trop atterrée pour le faire. Je ne sais pas pourquoi je lui ai dit de prévenir Pierre en premier. Peut-être par esprit de famille. Après tout, Nicolas était son petit-neveu. De plus, c'est moi qui l'ai élevé depuis que ma sœur et son mari ont été assassinés par des terroristes.

— J'entends bien, mais la police reste prioritaire en cas de mort violente, non ?

— Écoutez, mon ami. Vous permettez que je vous appelle mon ami ? s'interrompit-elle.

— J'allais vous en prier, consentis-je sur le même ton d'urbanité qu'elle employa pour me poser la question.

— Bien ! Comme je vous l'expliquais, je me suis laissée submerger par mes sentiments. Surtout quand j'ai découvert dans quel état l'a mis son meurtrier. Pour tout vous dire, j'ai fait un malaise pendant que Kurt annonçait la triste nouvelle à mon cousin. Lorsqu'il m'a vu vaciller, il a raccroché précipitamment pour s'occuper de moi. Le temps qu'il trouve mes sels, mon étourdissement était passé. Puis nous sommes restés un très long moment à côté du corps de mon neveu où nous avons pleuré ensemble. Ce n'est qu'au bout de ce laps de temps, que je ne saurais évaluer, que Kurt s'est avisé que ces messieurs de la police se devaient d'être prévenus. Voilà la raison pour laquelle ils ne sont pas encore arrivés. Mais j'imagine qu'ils ne devraient plus tarder.

« Autrement dit », pensai-je par-devers moi, « contente-toi de ça et passons à autre chose. » « Ah ! Tu ne vas pas commencer avec tes soupçons infondés », me titilla ma

conscience. « Désolé, mais je ne la sens pas franchement franche, la mamie accablée de douleur par le brusque décès de son Nicolas chéri. Enfin... pas si chéri que ça, d'après mes constatations au mariage de Laréna et Pierre. » « Arrête ! » « OK ! OK ! J'arrête. Mais les paris sont lancés. »

Comme finement proposé par Alphonsine, je passai donc à autre chose.

— Pardonnez-moi d'être aussi direct, mais pouvez-vous me relater votre version de cet affreux événement ? lui demandai-je avec toute la bienveillance requise à une personne âgée venant de découvrir le cadavre de son squatteur de neveu.

— Et bien, commença-t-elle en repoussant de sa main décharnée et tremblante, une mèche rebelle qui lui chatouillait le front. Nous prenions le petit déjeuner, Kurt et moi, lorsque nous avons entendu des cris provenant de la chambre de Nicolas. Le temps de la surprise passé, Kurt a exprimé le désir de s'y rendre pour voir de quoi il retournait, mais je l'en ai dissuadé en lui remémorant que ce n'était pas la première fois qu'il se querellait avec la... satanique, acheva-t-elle sa phrase sur un ton on ne peut plus explicite quant à l'affection qu'elle portait à Annie.

De mon côté, j'avais sorti ma panoplie du parfait reporter et prenais des notes. Alphonsine eut le bon goût d'attendre que je terminasse de transcrire ses dires sur le papier. Ce fut du moins mon impression, l'espace d'un instant. Jusqu'à ce que je m'aperçoive, qu'en fait, elle avait bugué. Le regard vide, elle me fixait d'une façon bizarre. Je mis un point d'honneur à respecter son mutisme jusqu'à tant qu'elle veuille bien continuer sa narration. Or les secondes s'éternisaient. Finalement, le silence commençant à prendre un peu trop racine, j'encourageai mon unique et principal témoin à poursuivre :

— Ensuite ? lui demandai-je en introduisant dans ma question le moins de curieuse avidité possible.

Semblant sortir de sa torpeur, elle me regarda droit dans les yeux et m'ordonna presque :

— Notez. Notez bien tout ce que je vous dis, car je tiens à ce que cette affaire ne soit relatée que par vous et par personne d'autre.

— Vous m'en voyez extrêmement flatté, la remerciai-je pour cette exclusivité spontanée. Mais, vous savez, vous ne pourrez pas empêcher les concurrents d'écrire leurs propres articles.

Elle haussa les épaules et m'assura :

— Je n'en ai rien à faire. De toute façon, je ne leur dirai rien. Même aux policiers, je ne leur dirai rien ! affirma-t-elle. S'ils connaissent leur boulot, ils trouveront bien le coupable sans moi.

— Je doute fort que ces messieurs de la police apprécient votre réticence, la mis-je en garde. De plus, si vous refusez de collaborer, je crains que vous ne passiez de témoin principal à suspect numéro un, en moins de temps qu'un guillotiné ne réalise que la lame vient de couper les ponts entre son tronc et sa tête.

— C'est une excellente idée, ça ! s'exclama-t-elle sans que son faciès changeât de physionomie. Je prétexterai que la douleur m'a fait perdre la tête. Ainsi, ils renonceront à m'interroger.

Ne laissant rien paraître de ma perplexité, je pensais en même temps à la nouvelle équipe remplaçant mon ami, l'ex-commissaire Belœil. « Si tatie Alphonsine refuse de parler, je suis curieux de voir comment Legay et Lirondelle vont s'en sortir. »

Cela dit, revenons à ce qui nous concerne. J'allais aimablement demander à Alphonsine de poursuivre, mais, face à

l'air pincé qu'elle affichait, mes paroles restèrent en suspens. D'un signe de la main, elle me fit comprendre que j'avais intérêt à effacer le sourire qui fleurissait sur mes lèvres. Et pour appuyer son geste, Alphonsine l'accompagna d'une réprimande aussi brève que sèche :

— S'il vous plait !

— Veuillez me pardonner, m'excusai-je illico en remisant promptement mon rictus, inapproprié en ces lieux.

— Après quelques minutes de calme, les cris redoublèrent d'intensité, reprit-elle son récit là où elle l'avait interrompu. Avec en plus un effrayant bruit de lutte et d'objets se brisant à terre. Fortement oppressée, je n'en accompagnais pas moins Kurt qui s'était élancé dans l'escalier menant à la tour carrée. C'est là que se trouve la chambre de mon neveu, précisa-t-elle pour que je le note. Tandis que nous nous précipitions à l'étage supérieur, nous avons croisé la satanique. Elle était couverte de sang, ce qui m'a tout de suite fait craindre le pire. Kurt a tenté de la stopper, mais elle lui a échappé et s'est enfuie sans demander son reste.

Elle arrêta soudain son récit en portant sa main à sa poitrine. Je m'empressai de m'inquiéter de sa santé, mais elle m'assura que tout allait bien.

— Le fait d'évoquer la fuite de cette trainée me provoque de palpitations, c'est tout. Où en étais-je ? s'interrogea-t-elle.

— À l'exode d'Annie Mauzité, la remis-je sur les rails.

— Ah oui ! Plutôt que de lui courir après, nous avons décidé d'aller porter secours à Nicolas. Du moins, pensions-nous être encore en mesure de le faire. Malheureusement... laissa-t-elle sa phrase en suspens et en soupirant.

— Si cela vous est trop pénible, nous pouvons reporter...

— Non. Non, me coupa-t-elle la parole. Je tiens à tout vous raconter. Une fois rendu à l'étage, mon compagnon voulut ouvrir la porte. Mais celle-ci était close. J'ai moi-même frappé à plusieurs reprises sur l'huis en invitant Nicolas à se manifester. Seul un silence de mort a répondu à mes injonctions. Désirez-vous un petit rafraîchissement ? me proposa-t-elle en sautant du coq à l'âne sans prévenir.

Plongé dans la transcription de son témoignage, je faillis lui demander si c'est bien la question qu'elle avait posée à son neveu pour qu'il donnât signe de vie. Heureusement, il ne me fallut pas plus d'un dixième de seconde pour réaliser la stupidité de mon raisonnement et comprendre que c'est à moi qu'elle s'adressait.

— Volontiers, lui répondis-je.

Elle appuya sur un bouton de sonnette, ce qui eut pour effet de faire apparaître, moins de cinq secondes et six dixièmes plus tard, une accorte soubrette poussant avec une grâce infinie un chariot surchargé de bouteilles et de flacons. D'autorité, elle servit un grand verre d'eau à sa patronne, puis me demanda, de l'air le plus ingénu qu'il m'ait été donné de voir en ce bas monde :

— Et pour Monsieur ?

Après lui avoir décoché mon sourire B12 bis — surnommé le ravageur —, je lui assurai que rien ne me ferait plus plaisir qu'un bourbon.

— Sec, je vous remercie, lui répondis-je après qu'elle m'eut sollicité pour savoir si je souhaitais des glaçons en accompagnant sa requête d'un petit rictus joliment carnassier.

Quand elle se fut retirée avec la grâce d'une biche qui biche d'avoir émoustillé le cerf le plus convoité de la forêt, Alphonsine se chargea de me remettre les idées en place.

— En vérité, je vous le dis, ne vous fiez pas à ces airs de sainte nitouche. Mariette est une garce, psalmodia-t-elle sa mise en garde comme un curé déclame son sermon.

Virtuellement pris la main presque dans le string de la jolie fleur des îles, j'affichai une mine des plus outrée, quoique passablement pitoyable, pour me défendre.

— Qu'allez-vous donc penser là ? m'outrai-je avec la plus mauvaise foi.

Puis, plus conciliant :

— Bon, c'est vrai. J'admets l'avoir trouvée plutôt mignonne. Cependant, comme vous avez pu le constater hier, je suis en couple avec la fille de votre désormais cousine. Et je...

— Vous l'aimez, je sais, m'interrompt-elle. Cela dit, nous ne sommes pas là pour parler du petit personnel, n'est-ce...

Tout à coup, réalisant qu'elle venait de rompre la bienséance, instaurée dans son monde évoluant à des années-lumière du mien, en me coupant la parole, elle se la sectionna à elle-même et s'exclama :

— Oh ! Pardonnez mon inqualifiable impolitesse de vous avoir interrompu. Je ne veux pas me trouver d'excuses, mais cela ne peut s'expliquer que par le choc du drame qui me frappe, comprenez-vous ?

— Non seulement je ne vous en tiens pas rigueur, mais je compatis grandement à votre douleur, très chère, répondis-je façon mec plein aux as bien élevé et faux-cul de première.

Puis, pour chasser définitivement la scandaleuse attitude de tatie à mon égard, je piochai l'air le plus désinvolte stocké dans ma besace comportementale pour proposer à la confuse douairière :

— Si nous continuions notre petit entretien avant que la police ne débarque ?

— Qu'il en soit ainsi, acquiesça-t-elle. Donc, face au silence oppressant qui faisait échos à nos vaines sollicitations, Kurt décida d'aller chercher un outil de jardin pour défoncer la porte. Je lui opposais qu'il fut dommage de sacrifier cette huisserie, en noyer de France s'il vous plait, estampillée par monsieur Boule lui-même en l'an mille-sept-cent. Toutefois, l'amour familial n'a pas de prix, n'est-ce pas, mon ami ?

J'appréciais moyennement qu'elle m'appelât si souvent son ami, car, d'une part je ne l'étais pas le moins du monde et, d'autre part, par cette dénomination j'avais la mauvaise impression qu'elle me prenait pour une bille. Néanmoins, pour mener à bien mes investigations, je jouais le jeu.

— Comme je vous comprends, chère amie. J'ai d'ailleurs moi-même sacrifié mon inestimable pucelage pour l'amour de Germaine, une mienne cousine germanique. C'est vous dire !

« Un partout, la balle au centre », pensais-je en ricanant intérieurement.

— Vous déclariez donc que Kurt s'en fut quérir un outil pour aider au déblocage de cette porte récalcitrante, me semblait-il ? m'empressai-je de l'inciter à poursuivre avant qu'elle ne réalisât ce que ma comparaison, quelque peu grivoise, avait de choquant pour ses chastes oreilles.

— Oui. Et lorsqu'il y parvint, je rendis grâce à Dieu de m'être assise sur la bergère qui se trouve face à cet huis en attendant le retour de Kurt. Car le spectacle qui s'offrit à nous me fit chanceler, tant il m'apparût dantesque.

Mimant une mauvaise tragédienne qui veut cacher la vision d'horreur s'affichant devant elle, elle porta à la base de son front

le dos de sa main à la peau ridée et couverte de lentigos séniles⁷. Les sanglots longs qu'elle arriva sans trop d'efforts à retenir ne bercèrent pas mon cœur d'une langueur monotone. Alors, pour faire bonne mesure, elle bugua de nouveau. Blasé par ses larmes de crocodile qu'elle ne parvenait pas à verser, je la laissais vaquer à son chagrin et en profitais pour me lever discrètement, afin d'explorer les lieux.

Dans le salon de soixante-huit mètres carrés quatre-vingt-douze, tout n'était que dorures finement ouvragées et verroteries de luxe. Le style de ce genre de maison ne supportant pas la tenue de baies coulissantes, la façade s'ornait, comme je l'ai déjà précisé à mon arrivée, de quatre portes-fenêtres à quatre vantaux par lesquelles le soleil entraît généreusement. Suspendus au plafond, trois énormes lustres de cristal renvoyaient ses rayons aux quatre coins de la pièce. Et pour en finir avec le chiffre quatre, les quatre ouvertures donnaient sur un balcon long de seize mètres sur huit de large.

Le mur d'en face se trouvait coupé en son milieu par une cheminée à l'âtre dans laquelle on pouvait facilement faire rôtir un bœuf entier. Sur la cape, les incontournables têtes de cerfs, de biches et de sangliers observaient avec une affligeante fixité les non moins affligeants propriétaires si fiers de leurs trophées.

Recouvrant la tapisserie de velours rouge, des tableaux de maîtres de toutes tailles ornaient les cloisons. Ceinte de ses douze chaises en fer forgé, dont les hauts dossiers semblaient constituer

⁷ **Le lentigo sénile** dessine des taches brunes de quelques centimètres de diamètre sur le dos des mains des personnes âgées. Ce lentigo est dépourvu de signification pathologique et se traite par cryothérapie (neige carbonique ou azote liquide). (source : Larousse.)

une barrière autour d'elle, une table en marbre de trois mètres sur deux trônait au centre de la pièce. Un énorme buffet occupait le mur à droite de la cheminée, tandis qu'un canapé d'angle en cuir vert pouvant accueillir, au bas mot, tous les ministres de notre gouvernement s'appuyait sur celui de gauche. Disposés face au divan, quatre fauteuils, aussi profonds que le gouffre de Padirac, attendaient sagement, les accoudoirs grands ouverts, qu'un invité s'aventure à tester le confort qu'ils offraient.

Seul le voltaire dans lequel Alphonsine s'était installée dénotait quelque peu dans cette débauche de gigantisme luxueux.

Mon exploration achevée, je repris place dans le siège que la richissime explorée m'avait attribué au début de notre entretien. Toute à son chagrin, Alphonsine ne s'était pas rendu compte de la visite sans guide que je m'étais octroyée. Je résolus de la sortir de son apathie, car j'étais bien décidé à terminer mon interview en prenant quelques clichés de la scène du crime. Mais au moment où j'allais lui demander l'autorisation de monter à l'étage, une sirène bien spécifique annonça l'arrivée des enquêteurs. Dommage ! Je me serais bien passé de leur présence pour ma petite séance photographique.

Réveillée en sursaut par le deux tons tonitruant, Alphonsine me certifia ne pas avoir la force de bouger et m'enjoignit de bien vouloir réceptionner la volaille fraîchement labellisée commissaire et inspecteur au sein du célèbre poulailler marseillais qu'est l'Évêché. Je me pointai donc sur le perron en jubilant d'avance de l'air ahuri que ne manquerait pas d'afficher Legay en me voyant jouer au larbin.

À peine eussé-je le temps de faire un pas sur la terrasse, que je vis débouler du coin de la maison une voiture rouge barrée d'un large bandeau blanc. Conduite par Lirondelle, le bolide

souleva un nuage de poussière lorsque ce pilote de pacotille entama un dérapage incontrôlé, qui détruisit trois mètres carrés de plate-bande fleurie. Face à ce désastre, Kurt battit des bras comme un albatros qui peine à prendre son vol.

Quand les deux policiers sortirent du véhicule, je leur lançais un ironique :

— Messieurs Strasky et Hutch, soyez les bienvenus.

Lirondelle (c'est lui le fan du duo des célèbres flics américains de la série) fut surpris, mais heureux de me voir. Il me salua chaleureusement. Legay, quant à lui, afficha la tête déconfite que je lui avais prévue et s'écria :

— Oh non ! Il est déjà là, lui ?

À suivre...